

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 13 JUILLET 1889

SANS MÈRE

QUATRIÈME PARTIE

LE DEFUT DE LA CUIRASSE

(Suite)

— Ça viendra ! affirma sir Jonathan très convaincu.

— Oui appuya Mme Pembroke, car elle n, paraît-il, de qui tenir pour cela.

On passa dans la salle à manger.

Toute la soirée il ne fut question que de la famille française, si loin de Robert par la distance, si près par le cœur.

Sir Pierce observait beaucoup le jeune homme et parlait peu.

On eût dit qu'il cherchait à percer à jour celui dont il allait devenir le professeur, peut-être l'ami.

II. — SIR JONATHAN PIERCE

Ce ne fut pas deux jours après, mais bien le lendemain même, que Robert de Sauves commença à partager les études de Benjamin Pembroke.

Sir Jonathan, dont l'instruction paraissait très étendue, excepté toutefois pour les langues anciennes qu'il ne connaissait pas, s'occupait en effet beaucoup des deux jeunes gens.

Sa vie, du reste dans laquelle ne semblait pouvoir entrer ni une distraction, ni un plaisir se partageait entre la direction intérieure de l'usine, l'étude et la peinture.

Il avait repris son flegme glacial, mais un véritable flegme américain, uniforme, constant, et que rien jamais ne paraissait devoir altérer.

— Ce procès en contrefaçon, ou plutôt l'idée qu'une tache serait sur le nom très pur de mon père, dit un jour Benjamin à Robert, est, avec la photographie de votre cousine, la seule chose qui ait, je crois, fait battre son cœur, jusque là un peu mort.

— Le procès, je l'admets. C'est possible. Mais la photographie d'une enfant inconnue ?... Comment cela ? j'avoue que je ne le comprends pas.

— Ma mère a fait absolument la même réflexion que vous.

— Ah ! Et qu'à répondu sir Jonathan ?

— Que miss Georgie ressemblait étonnamment à une petite sœur, emportée à la Louisiane par un accès de fièvre jaune, quand elle avait douze ou treize ans. Cette petite fille, que mon père a connue, miss Maud, a été la grande passion de la vie de mon cousin, de cinq ou six ans plus âgé qu'elle.

— Et je trouve l'explication admissible !... dit Robert. Ce sont ses yeux qu'il a probablement donnés à Georgette. Car ce n'est pas un regard né du rêve d'un artiste, celui dont votre cousin a gratifié son portrait. Ces yeux-là sont trop vivants, trop vrais, trop parlants, pour n'avoir pas été vus par lui quelque part.

— Oui, ce sont les yeux de sa sœur.

La présence de Robert à New-York fut un bien autant pour Benjamin que pour lui.

Une grande amitié ne tarda pas à lier les jeunes gens entre eux, et ils se donnèrent réciproquement les qualités qui leur manquaient et qu'ils possédaient mutuellement.

Mais ce fut Robert surtout qui, sous la calme et persévérante direction de sir Jonathan, vit tout le côté artistique de sa nature se développer d'une extraordinaire façon.

Ce sens si parisien et si charmant, appliqué à l'industrie, ne tarda pas à y faire des merveilles.

Il ne fut pas long à comprendre l'invention de sir Pierce, aussi bien que celle de M. de Sauves, il apporta toute son intelligence à lui consacrer ses aptitudes d'artiste, et il y réussit.

Bientôt, à Pierre charmé et heureux outre mesure, des extraordinaires progrès de son fils, sir James qui était en correspondance suivie avec lui, envoya des modèles adorables trouvés exclusivement par Robert.

Sir Jonathan s'occupait de lui avec une passion

étrangers qui ne l'avaient pas encore vu, alors l'œil si calme et toujours si insondable de Jonathan avait de courtes flammes.

Aimait-il Robert, avec cela ?

On n'eût pu le dire.

Sir Pierce ne laissant jamais deviner ses impressions, et les confiant encore moins à qui que ce soit.

Il n'avait plus reparlé de Georgette Chaniers devant Robert, et celui-ci, depuis qu'il savait que sa cousine rappelait à son professeur un si douloureux, si poignant souvenir, n'en parlait pas davantage.

Sir Pierce se contentait, sans jamais écrire, et par l'entremise de son associé James Pembroke, d'envoyer à la fillette des cadeaux somptueux.

Georgette, enthousiasmée de son mystérieux ami, de ce nabab inconnu qui la comblait de tout ce que son orgueil pouvait envier, mettait toujours pour lui une petite lettre dans celle qu'elle écrivait à Robert.

Sir Jonathan la recevait des mains de son élève, y jetait à peine les yeux avec un visage très indifférent ; puis il la serrait dans un petit portefeuille noir qui ne le quittait jamais, sans qu'un mot, un geste ou un simple jeu de physionomie laissât pressentir l'impression éprouvée.

Il y avait près de deux années que ces choses duraient, quand un soir, sur un des bancs du parc, Robert et Benjamin échangeaient entre eux des confidences de jeunes gens.

Quoique leur vie fût austère, et leur conduite très régulière, la femme sinon dans le présent, du moins dans l'avenir, ne pouvait manquer de faire les frais de leur conversation.

Après s'être dit leurs goûts, leurs désirs, leurs aspirations, ce qu'ils voulaient et ce qu'ils cherchaient, Robert tout à coup eut un grand soupir.

— Q'est-ce que tu as ? lui demanda Benjamin.

— Rien, moins que rien même. Et je n'ai peut-être pas le droit de le dire.

— Oh ! à moi, ton ami ?

— C'est si intime, si délicat.

— Raison de plus.

— Et bien, comme tout artiste, j'avais vu dans les lointains du rêve et de l'imagination, une apparition très blanche, très blonde, très douce, un peu comme ma tante Adèle qui est pour moi le type de la perfection humaine, entier dans ma vie pour n'en plus sortir jamais.

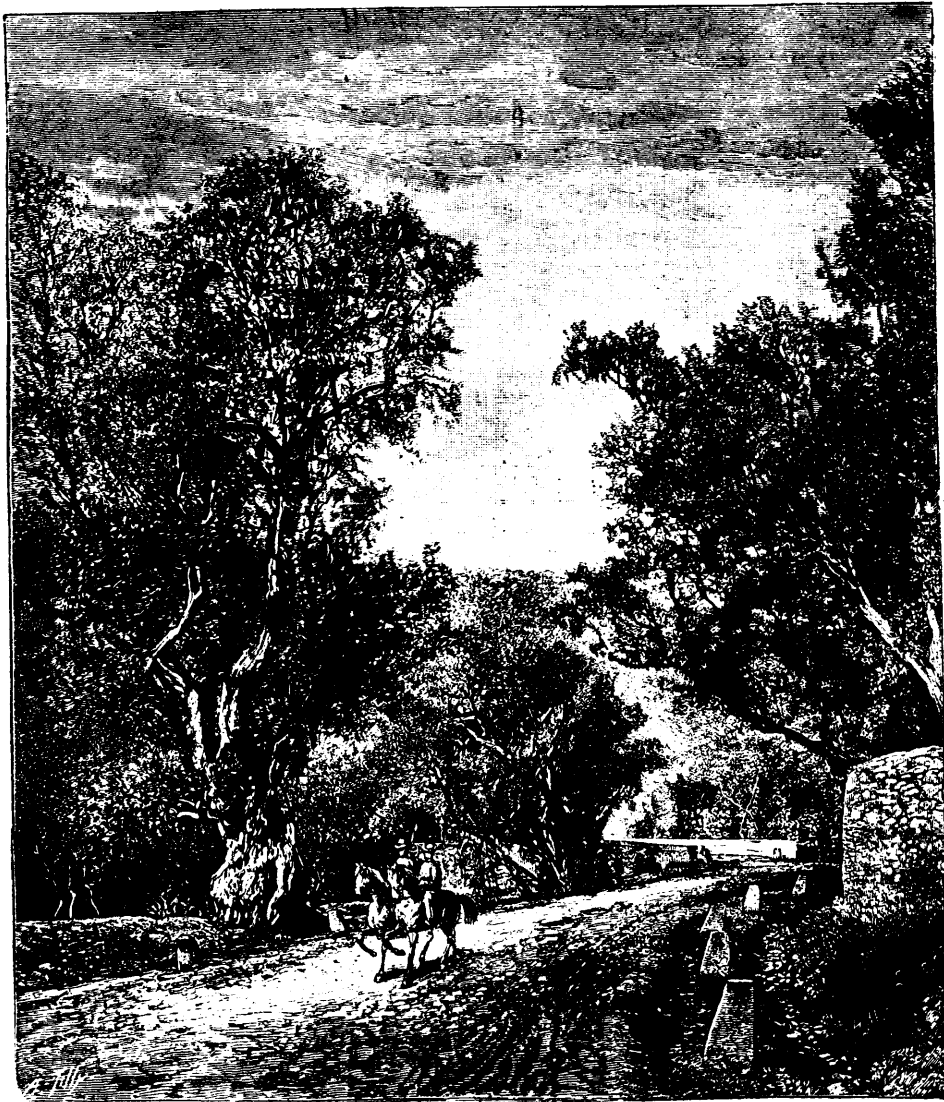
A cette douce fiancée, j'eusse donné toutes les forces de mon intelligence, toutes les aspirations de mon cœur.

Je l'eusse aimée... Oh ! oui, à la folie... Mais je l'eusse protégée surtout.

Je ne comprends l'homme que comme le protecteur, le directeur, le maître. La femme doit être l'amie, la consolatrice, l'inspiratrice. Quelque chose de très pur, de très bon, de très dévoué, qui existe pour le foyer seulement, et ne se montre jamais au dehors.

— Difficile à trouver, je crois, dit Benjamin.

Vois-tu, mon cher, comme tu donnes inconsidemment raison aux idées que je me suis faite sur les races, et que nous discussions l'autre jour : Tu as le type d'un Arabe pur sang, avec ton fin profil brun et tes yeux noirs, eh bien, tu as aussi les tendances de ces gens-là, et un peu leurs théories sur les femmes. Mais qui t'empêchera donc de réaliser ton rêve ?



Robert avait fait avec Benjamin une longue promenade à cheval. — Voir page 76, col. 2.

absolue, quoique contenue, comme toutes ses impressions.

A mesure que les progrès de Robert s'accroissaient, sir Pierce le poussait davantage, le dirigeait merveilleusement, travaillant lui-même pour être à la hauteur du jeune homme, et ne rien lui laisser ignorer des découvertes scientifiques actuelles.

Il en était très fier.

Encore plus que de Benjamin qui, cependant, lui faisait honneur également.

Lorsque dans le salon de sir James, des amis venaient passer la soirée ou dîner, Jonathan s'arrangeait toujours pour que Robert parlât, qu'il fut écouté et apprécié.

Alors, quand il voyait qu'on le trouvait intelligent, aimable, instruit : quand la sympathique nature du fils de Pierre produisait son effet sur les